

Je marche, il fait nuit, mon ventre me lance, je marche, j'écoute « Sleep Patterns » en boucle après avoir lu un poème « the day after I killed myself... ». Mes pieds commencent à me faire mal, c'est sans importance. « September 9th 2001 » toutes les 3 minutes 17, j'ai vérifié mais je le savais déjà. Je remonte le trajet de ma ligne de bus.

« On and on we run away ». J'aimerais bien. Pour de vrai.

Je croise mon bus, il ne s'arrête pas à l'arrêt en face de moi, il n'y a personne. 38 minutes, 72 minutes. Je continue de remonter la ligne, piètre adaptation de Thésée.

Mes cheveux se sont échappés de mon casque et de ma capuche, je me raserai le crâne avant l'été.

Prochain arrêt 27 minutes, je continue. J'ai encore oublié mon âge aujourd'hui.

J'ai arrêté de marcher vite, je ne sais pas depuis quand, physiquement j'en ai l'énergie mais pas mentalement, plus maintenant.

Prochain arrêt 19 minutes, je ne suis jamais allée plus loin. Il y a quelque chose de tragique et dévastateur qui résonne en moi dans ce rêve, visualiser sa propre mort dans un contexte complètement étranger qui ne fait aucun sens, puis assembler les morceaux petit à petit malgré soi jusqu'à ce que presque tout soit en place. Il manque simplement le ou les éléments de dernière minute, là où ce sera trop tard. C'est peut-être ce qui se rapproche le plus d'une destinée et ça m'attriste énormément.

J'arrive au terminus, mon bus n'est pas encore parti, il reste 5 minutes à tuer. J'ai peur mais je m'avance jusqu'à la porte, espérant que le chauffeur me remarque, il ouvre, je monte. Je suis seule dans le bus, je m'installe et le conducteur démarre peu de temps après.

Il avance vite. Personne ne demande à s'arrêter depuis l'intérieur. Personne n'attend aux arrêts.

Si vite.

Les feux nous laissent passer comme les roseaux se couchent au passage du vent. Ce voyage est triste. Tristement court. Et pourtant étrangement paisible, il ne devrait pas.

Deux personnes montent.

La paix est rompue dans le plus grand calme.

Le bus ne redémarre pas, il attend stationné, portes ouvertes comme choqué lui aussi.

Ou peut-être essaie-t-il de me calmer, de m'aider à retrouver la paix. Il est trop tard.

« I have absolutely no idea, I am afraid ».

Deux nouvelles personnes montent. Elles parlent fort. Elles ont l'air heureuses. Je ne comprends pas, les transports en commun sont mes lieux de culte, je reste silencieuse. Rarement, quand il n'y a personne je teste l'acoustique.

L'odeur de l'immeuble est étrange, on dirait celle de la maison de ma grand-mère. Elle habite à plus de 500 kilomètres.

Je m'étends sur le lit, mes seins me font mal.

Des larmes coulent enfin.